

« Histoires de femmes »  
Annick Vanderlinden  
Zürich, 29 novembre 2020

## Prédication : Marc 5, 25-34

### Lecture du texte (TOB)

<sup>25</sup> Une femme (*gunè*), qui souffrait d'**hémorragies** depuis 12 ans <sup>26</sup> — elle avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecins et avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans aucune amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré —, <sup>27</sup> cette femme, donc, avait appris ce qu'on disait de Jésus. Elle vint par-derrière dans la foule et toucha son **vêtement**. <sup>28</sup> Elle se disait : « Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, je serai **sauvée**. » <sup>29</sup> A l'instant, sa perte de sang s'arrêta et elle ressentit en son corps qu'elle était **guérie** de son mal. <sup>30</sup> Aussitôt Jésus s'aperçut qu'une force était sortie de lui. Il se retourna au milieu de la foule et il disait : « Qui a touché mes vêtements ? » <sup>31</sup> Ses disciples lui disaient : « Tu vois la foule qui te presse et tu demandes : 'Qui m'a touché ?' » <sup>32</sup> Mais il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. <sup>33</sup> Alors la femme, craintive et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui **dit toute la vérité**. <sup>34</sup> Mais il lui dit : « Ma filie (*thugater*), ta **foi t'a sauvée** ; va en paix et sois **guérie** de ton mal. »

Chères sœurs et frères,

Le texte de l'évangile ce matin met en scène une femme (qui nous est restée anonyme) qui souffre d'hémorragies depuis 12 ans. Notons d'emblée que ce chiffre n'est sans doute pas à prendre au pied de la lettre, mais à entendre de manière symbolique : combinaison du nombre quatre (monde spatial) et du trois (temps sacré), le chiffre douze symbolise le monde achevé ; il désigne l'ensemble, le tout. Ce chiffre nous donne à saisir l'ampleur du mal dont souffre la femme mise en scène.

Cette femme donc, souffre d'hémorragies. Le terme grec utilisé ici pour la désigner est celui de *gunè* (qu'on retrouve par exemple dans *misogyne*, ou encore dans *gynécée* ou *gynécologique*) : il désigne la femme par opposition à l'homme. Nous voilà déjà au cœur de notre sujet de ce matin. Dans ce cycle de conférences intitulé « Honneur aux femmes », il est bien question de la question féminine. Et quoi de plus féminin que cette histoire de femme, de femme en tant qu'opposée à l'homme, qui souffre justement d'« histoires de femmes », puisque l'écoulement de sang (probablement menstruel) qui caractérise toutes les femmes ne cesse plus pour elle depuis longtemps (ménorragie).

Pour comprendre cette histoire, il me semble important de la remettre dans le déroulement de l'évangile de Marc d'une part, et dans son contexte historique et culturel d'autre part.

Comme vous le savez sans doute, l'évangile de Marc est le plus ancien des évangiles qui nous soit parvenu. Son auteur a inventé un genre littéraire nouveau, celui d'« évangile », que nous traduisons par « bonne nouvelle » (*ev-angelion*). Nous ne savons pas grand chose de son auteur, l'évangile de Marc se présentant comme « une œuvre qui s'est voulue anonyme » : la personnalité de son auteur « s'est effacée devant l'autorité du message à communiquer »<sup>1</sup>. De même, nous ne

---

<sup>1</sup> Corina Combet-Galland, « L'évangile selon Marc », in : Daniel Marguerat (sous la dir. de), *Introduction au Nouveau Testament : son histoire, son écriture, sa théologie*, Genève, Labor et Fides, 2001<sup>2</sup>, pp. 35-61, citation p. 45.

savons pas très bien où cet évangile a été écrit. Diverses hypothèses circulent : il aurait pu être écrit à Rome, à Alexandrie ou à Antioche. Rome reste toutefois l'hypothèse privilégiée. L'auteur de cet évangile s'adresse à des pagano-chrétiens, c'est-à-dire à des chrétiens qui ne sont pas issus du judaïsme (ce qui n'est pas forcément le cas de l'auteur, qui était probablement un judéo-chrétien de la 2<sup>ème</sup> génération), des pagano-chrétiens de communauté sinon romaine, du moins du monde occidental.

Notre passage de ce matin, l'histoire de cette femme anonyme, prend place au début de l'évangile de Marc, dans la partie qui narre les traversées en barque de part et d'autre du lac de Tibériade (ch. 4 à 8). Plus précisément, il prend place au milieu de récits de paraboles et de guérisons (ch. 4 à 6). Juste avant cet épisode de la femme hémorragique se trouve le récit d'une guérison d'un homme possédé (par le démon nommé « Légion »). Cela se passe sur l'autre rive, à savoir celle des païens (il y est fait mention de la Décapole). Passant sur l'autre rive (à savoir celle des juifs), Jésus est interpellé par l'un des chefs de la synagogue, Jaïrus : sa fille de 12 ans est en train de mourir. C'est en le suivant à son domicile que Jésus rencontre la femme hémorragique.

Imaginons la scène. Jésus suit ce chef de la synagogue chez lui, pour voir si sa petite fille (*thugatrion*) peut être sauvée. La foule le presse de toutes parts. Cette femme anonyme, qui souffre depuis si longtemps d'un « écoulement de sang » (littéralement) transgresse les règles de sa communauté, de ses traditions ; elle transgresse les lois et les coutumes juives de son temps.

N'oublions pas que pour ce récit, nous nous trouvons sur la rive juive, en terre juive, c'est-à-dire en dialogue avec les traditions et les coutumes juives. Qu'est-ce-à dire ? Quelle est la situation des femmes à cette époque, et précisément lorsqu'elles se trouvent en situation hémorragique, en situation d'écoulement de sang (lorsqu'elles ont leurs menstrues) ?

Nous avons entendu tout à l'heure la lecture du texte du Lévitique 15,19-31. Ce texte décrit comment une femme qui souffre d'écoulement de sang (régulier ou prolongé) est considérée comme impure. Son impureté implique sa mise en retrait des activités courantes, ainsi que des personnes avec qui elle vit. Personne ne doit la toucher, pas plus elle que l'endroit où elle s'est couchée ou assise. Si quelqu'un la touche, elle ou son lit ou un objet qu'elle a touché, il se rend lui-même impur et doit laver ses vêtements, se laver lui-même et observer des rites de purification.

Si, pour les Juifs, le sang caractérise la vie (d'où l'interdiction de consommer le sang de tout être vivant), l'écoulement du sang, lui, est associé à la mort. D'où l'interdiction de toucher celle qui en souffre, d'où l'obligation de se purifier, soi, ainsi que son vêtement.

Quelle devait être alors la situation de cette femme, qui souffre d'écoulements de sang depuis si longtemps? En se trouvant au milieu de cette foule, elle brave déjà un **premier interdit**, puisqu'elle est censée se mettre en retrait, vivre en retrait, se retirer de la société durant le temps que dure son indisposition synonyme d'impureté. En s'approchant de Jésus et en touchant son vêtement, elle transgresse un **deuxième interdit** : dans son état, si elle touche quelqu'un, elle le met lui-même en situation d'impureté ; si cette personne touche ce qu'elle-même a touché, il devient impur. Et pourtant, elle se dit en elle-même : « Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, je serai **sauvée** ». Et elle touche le vêtement de Jésus. Le courage de cette femme, qui suit ce qu'elle pense devoir faire en faisant fi des lois, des coutumes, des traditions et des interdits de son époque, de sa communauté, de la société dans laquelle elle est insérée. Son attitude est presque évangélique en elle-même : elle transgresse des interdits pour être au service de la vie, pour servir sa vie et pour rester en vie.

Quiconque a déjà souffert un jour dans sa vie d'hémorragies (quelle qu'en soit la cause) ou d'un taux d'hémoglobine insuffisant, connaît l'état physique dans lequel se trouvait probablement cette

femme, qui devait souffrir d'anémie, de fatigue chronique jusqu'à l'épuisement, d'incompréhension de la part de son entourage et d'indignité puisqu'elle se trouvait en état d'impureté récurrent, si ce n'est permanent. Dans quelle solitude devait-elle se trouver, dans quel isolement social et familial, en marge de la vie et peut-être même en marge de sa propre vie.

Et voilà qu'après avoir consulté bien des médecins et sans doute laissé tout son bien dans ces consultations, voilà qu'elle brave la loi, qu'elle transgresse des interdits qui l'isolent, qui l'excluent du reste de la société. Voilà qu'elle se donne une chance, qu'elle se fait suffisamment confiance pour oser faire ce que personne n'oserait imaginer. Elle touche le vêtement de Jésus.

Aussitôt Jésus sent qu'une « force » sort de lui. Le terme grec utilisé pour décrire cette force est celui de *dynamis* : il qualifie une puissance de vie. Jésus est touché, pas seulement par le biais de son vêtement, mais dans sa personne même. Il est touché, atteint dans sa puissance de vie, par l'appel de cette femme qui transgresse la loi et ses interdits pour partager, bénéficier de cette puissance de vie qui le caractérise.

L'histoire du vêtement occupe ici une place centrale. Le vêtement est ce qui couvre, ce qui cache et ce qui recouvre la nudité, la honte. C'est lui qui permet de faire droit à une certaine pudeur, de préserver une certaine intimité, qui crée un espace pour soi, à soi, en le déroband du regard d'autrui. Comme j'étais intriguée par cette mention du vêtement dans ce récit de guérison, je me suis approchée d'un ami rabbin à Strasbourg, et je lui ai demandé ce que signifie, dans la tradition juive, cette histoire de **vêtement**. Il m'a orienté vers un site qui présente une revue (*Tenoua*). Je vous invite à lire notamment ce que Delphine Horvilleur, femme rabbin française du Mouvement Juif Libéral de France (MJLF) a écrit à ce propos. Elle relève la familiarité des termes « textile » et « texte ». Ils proviennent en effet du même mot latin « *textus* », qui signifie entrecroisement de fils (tissage pour faire un tissu). **Le texte se donne ainsi à comprendre comme un tissage, un tissage de mots, une trame qui sous-tend notre histoire, sur laquelle s'écrit notre histoire.**

Dans notre récit, à quel moment la femme est-elle sauvée ? Est-ce au moment où elle est guérie de son mal en touchant le vêtement de Jésus ? Eh bien non. Vous vous en souvenez, la femme, en transgressant les interdits de son époque, souhaite non être *guérie* de son mal, mais être *sauvée*. A l'instant où elle touche le vêtement de Jésus, le texte dit qu'elle est guérie, c'est-à-dire que son écoulement de sang s'arrête aussitôt (littéralement : la source de son sang s'assèche aussitôt). Mais elle n'est pas sauvée pour autant. Qu'est-ce qui la sauve, et de quoi est-elle sauvée ?

Tout d'abord Jésus la cherche parmi la foule. Il cherche à la sortir de son anonymat, du retrait dans lequel elle est censée se trouver, de l'exclusion dans laquelle les règles de son époque l'ont contrainte.

Elle lui dit ensuite ce qui est la **vérité** pour elle. La vérité en grec se dit « *aletheia* ». Si vous avez des notions de grec, vous remarquez que ce mot est composé d'un petit « *a* » (alpha privatif) : la vérité est ce qui se dit contre l'oubli (« *lethè* »). En touchant le vêtement de Jésus, cette femme raconte son histoire contre l'oubli, l'oubli de ce qui lui est arrivé, l'oubli des siens dans sa maladie, l'oubli de soi tout court jusqu'à n'être plus rien, ni plus personne au sein de sa famille, au sein de sa communauté, au milieu de cette foule. Alors seulement, elle est **sauvée**. Sa confiance (sa foi) lui a permis de rencontrer Jésus, de se dire, de raconter son histoire, son histoire de femme. Et le fait de raconter son histoire, de tisser son vêtement à elle, d'entrecroiser les fils de son histoire, de les narrer à un autre, de rétablir un lien avec l'autre, de retisser du tissu social, du lien, c'est tout cela qui la sauve, tout cet ensemble de relations retrouvées avec elle-même (par la confiance qu'elle se fait et le courage dont elle fait preuve), avec les autres via Jésus (en racontant son histoire, sa vérité contre l'oubli), et avec Dieu, puisque la voilà désormais qualifiée de « fille ».

En effet, après avoir écouté le récit que cette femme fait d'elle-même, de son mal, de son histoire, son « texte », après avoir entendu sa vérité (ce qui est vrai pour elle, qu'elle tient pour vrai, en dépit des convenances, des règles sociales établies, des us et coutumes de l'époque), Jésus l'interpelle en lui disant : « Fille ». Le terme grec qui est placé dans la bouche de Jésus à cet endroit est celui de *thugater*, qui évoque un lien de filiation : c'est le terme utilisé pour désigner un fils ou une fille (dans un lien de filiation). Il inscrit donc cette femme dans un lien de filiation avec lui. Ce faisant, il l'amène à se considérer elle-même comme « fille », c'est-à-dire dans un nouveau lien de filiation, autre que généalogique, mais comme une fille en humanité, comme une enfant d'un autre Père (et nous voyons déjà poindre là le message de Noël, en ce premier dimanche de l'Avent : dans ce temps d'attente et d'espérance, nous sommes invités nous aussi à nous considérer comme enfants d'un autre père).

Finalement, si cette femme est guérie physiquement de son mal, elle est « sauvée » : sauvée d'elle-même, des conventions de son temps qui la corsètent, des contentions qui l'isolent et qui l'excluent des autres jusqu'à être exclue de tout lien à Dieu. De « femme » (*gunè*) anonyme, la voilà à présent « fille » (*thugater*) d'une nouvelle filiation, celle d'une humanité qui ne fait exception de personne.

Alors bien sûr, dans ce récit il est question ici d'une femme, qui souffre d'« histoires de femme ». Pourtant je gage que ce récit peut nous rejoindre et nous parler, que nous soyons femmes, hommes ou enfants. Quelle que soit notre condition et notre situation, ce récit nous invite à nous interroger sur les formes d'exclusion qui sont les nôtres aujourd'hui. Si nous étions à la place de cette femme, de quelle exclusion, de quelle indignité aurions-nous besoin d'être sauvés ? De quel mal aurions-nous besoin d'être guéris ? Quelle que soit le mal ou la forme d'exclusion dont nous souffrons, quelle que soit la solitude ou la forme d'isolement que nous subissons, n'aurions-nous pas besoin, nous aussi, du courage de cette femme qui nous amène à transgresser les interdits qui nous coupent des autres ou qui excluent d'autres, à franchir nos propres barrières, à oser le courage de cette femme pour nous permettre de bénéficier, tout comme elle, d'une force de vie renouvelée, d'un regard bienveillant, d'une écoute sans jugement, d'une attitude qui nous restaure dans notre dignité et dans notre humanité ? C'est là ce que je vous souhaite, c'est là ce que je vous souhaite, en cette période de l'Avent, en ce premier dimanche de l'Avent.

Amen